

histoire
politique
société

le débat

La littérature entre son présent et son passé

Marc Fumaroli, Philippe Sollers

La Ve République Des Clercs

Christophe Charle, François Dosse, Olivier Mongin, Christophe Prochasson, Judith Revel, Rémy Rieffel, Jean-François Sirinelli

Détournement de psychanalyse ?

J.-B. Pontalis

Le Territoire Du Sociologue

Jean-Blaise Grize, Jacques Lautman, Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, Paul Veyne

François Stasse : Comment maîtriser les dépenses de santé ?

Marie-José Imbault-Huart : Hôpital : la réforme inévitable

numéro **79**

mars-avril 1994

Gallimard

Directeur : Pierre Nora

La littérature entre son présent et son passé. *Marc Fumaroli, Philippe Sollers* : un échange.

LA Ve RÉPUBLIQUE DES CLERCS

Christophe Charle : Trop près, trop loin.

François Dosse : L'enjeu de l'histoire intellectuelle.

Christophe Prochasson : Malaise dans la civilisation.

Jean-François Sirinelli : L'intellectuel entre sociologie et histoire.

Rémy Rieffel : « Work in progress ».

Reclassements et retournements. Entretien avec *Olivier Mongin*.

Détournement de psychanalyse ? Entretien avec *J.-B. Pontalis*.

Judith Revel : Histoire d'une disparition. Foucault et la littérature.

LE TERRITOIRE DU SOCIOLOGUE

Jean-Blaise Grize : Les énoncés et leur interprétation.

Jacques Lautman : Sur le propos de sociologue.

Jacques Revel : Histoire, sociologie, histoire.

Paul Veyne : Une distinction rhétorique.

Jean-Claude Passeron : « Homo sociologicus ».

SANTÉ : LE SYSTÈME FRANÇAIS DANS L'IMPASSE

François Stasse : Comment maîtriser les dépenses de santé ?

Marie-José Imbault-Huart : Hôpital : la réforme inévitable.

LE DÉBAT DU DÉBAT

François Bédarida, Pierre Vidal-Naquet.

LA LITTÉRATURE ENTRE SON PRÉSENT ET SON PASSÉ

Marc Fumaroli, Philippe Sollers : un échange

Le Débat. – Ce qui fait l'intérêt d'une confrontation entre vous deux, Marc Fumaroli et Philippe Sollers, c'est l'exploration de ce qui vous sépare au sein de l'amour de la littérature qui vous réunit. Marc Fumaroli, vous êtes un historien de la rhétorique et de la littérature classique. Philippe Sollers, vous représentez dans la littérature contemporaine un courant qu'on a longtemps appelé « avant-garde ». Vous portez, Marc Fumaroli, un jugement pessimiste sur l'état présent de la littérature, marqué par l'épuisement de sa force créatrice. De cette littérature actuelle, Philippe Sollers, vous vous faites le défenseur et l'illustrateur. C'est le premier point sur lequel on souhaiterait connaître vos appréciations exactes et contrastées.

Marc Fumaroli. – Commençons par nous entendre sur le mot « littérature ». Si l'on remonte un peu dans le temps, son sens est assez large. Dans ce sens traditionnel, littérature ne s'oppose pas en France à « science », mais à ignorance. On y comprenait toutes sortes de genres, l'histoire telle que l'écrivent Voltaire ou Michelet, les Mémoires, ceux de Saint-Simon comme ceux de Chateaubriand, l'éloquence de Bossuet ou de Lacordaire, la poésie de La Fontaine ou de Hugo, de Toulet ou de Claudel, le théâtre, toutes sortes de théâtres. Mais c'est encore l'essai, philosophique ou moral, de Montaigne ou de Constant, la critique littéraire, de Sainte-Beuve ou de Bourget, la critique d'art de Diderot ou de Fromentin, et même la haute érudition d'un Henri Brémond ou d'un Paul Hazard. Descartes et Claude Bernard, Buffon et Henri Poincaré, qu'on classerait aujourd'hui dans les « scientifiques », ont leur place marquée dans la littérature française. À la limite, la littérature, c'est le point de convergence entre les orientations les plus diverses de l'esprit, une vaste conversation par écrit qui a même trouvé, à Paris, notamment, un milieu social et oral d'« honnêtes gens », qui a été son oxygène. C'est ce milieu que le lycée de la III^e République, qui mettait l'accent sur les lettres, a cherché avec succès à renouveler en y faisant entrer les meilleurs fils ou filles de familles modestes. C'est pourtant sur ce milieu de « conversation » nourrie de lettres et nourrissante pour les lettres que les Sartre et les Barthes sont tombés à bras raccourcis, en le vilipendant sous les noms d'oiseaux de « bourgeois » et de « culture bourgeoise ».

Quand on admet comme moi que c'est là l'état normal et continu de la littérature, dans un pays littéraire depuis des siècles tel que le nôtre, il est difficile de ne pas avoir le sentiment que la chose littéraire aujourd'hui s'est considérablement rétrécie. C'est très grave pour la santé de l'esprit et pour celle de la nation, même si cela ne figure pas dans l'« agenda » de nos divers partis politiques. Vico nomme la littérature la « jurisprudence de l'humanité ». Il veut dire par là, si je simplifie un peu sa pensée, que l'humanité n'est pas un objet de science, comme la matière, mais d'une expérience déployée dans le temps,

et seules les formes littéraires, qui résistent au temps, peuvent enregistrer les précédents qui éclairent, par rapprochement et contraste, notre expérience immédiate à la lumière de l'extrême diversité des expériences passées. Le fait que la France, depuis le XVI^e siècle, ait développé, avec des hauts et des bas, dans sa propre langue, mais d'une façon continue, cette « jurisprudence de l'humanité », n'est pas pour peu dans le prestige dont aujourd'hui encore elle jouit.

J'ai scrupule à jeter une ombre sur l'optimisme des foires du livre et je vois bien aussi que la littérature en France, au titre d'image de marque et d'indice de distinction, reste une « valeur ». Nous avons une variété qui reste étonnante, dans nos circonstances, d'écrivains de grande qualité. Mais quand on revient comme moi d'un long voyage dans le temps littéraire, on est tenté de croire que nous sommes entrés dans un monde nouveau, qui envisage froidement de se passer de littérature, tout en lui rendant des hommages bruyants et formels.

Vous me demanderez : depuis quand cette rétraction de la littérature a-t-elle commencé en France ? En tout cas, pas avant 1940. Mes propres classiques vont jusque-là. J'ai été, comme nous tous, nourri de Proust qui, entre autres, m'a donné le goût de prendre le large et de voyager dans le temps littéraire. Pour comprendre un peu Joyce, j'ai découvert Vico. Quand j'ai lu Céline, on était déjà dans les Trente Glorieuses, et ses premiers romans m'ont aidé à prendre mes distances avec cette époque, à voir leur hypertrophie intestinale et leur atrophie spirituelle, quoiqu'ils aient été écrits bien avant la guerre. Il suffit de lire l'anthologie de *La N.R.F.* établie par Pierre Hebey pour les années 1908-1940 pour comprendre que les lettres en France jusqu'en 1940 étaient bien au centre, au point de perspective central, du mouvement des esprits.

À mon sens, l'étoile littéraire française a commencé à pâlir alors même que Sartre et Aragon semblaient la faire briller plus que jamais sur le monde. Ces deux rivaux ont subordonné la littérature à l'idéologie, ce qui l'a insensiblement repoussée du centre vers les marges. Encore un peu de temps, et une nouvelle génération formée à cette école a surgi, et de nouvelles disciplines se sont présentées pour occuper bruyamment le centre de la scène. Elles affirmaient qu'elles étaient plus scientifiques que la pauvre littérature : la linguistique dite moderne, la sémiologie, la psychanalyse, l'anthropologie, la sociologie. Pour le prouver, elles répandirent d'abord un épouvantable jargon à la mode qui démodait d'un coup toute la littérature antérieure et ceux qui l'enseignaient, frappés soudain d'un méchant coup de vieux. D'ailleurs, d'une génération à l'autre, on reconnaissait un fil conducteur commun : *Qu'est-ce que la littérature ?* de Sartre et *Le Degré zéro de l'écriture* de Barthes, ces deux bréviaires, jettent sur la littérature du passé un regard très supérieur. Elle avait été complice de l'aliénation, elle était bourgeoise. Mais que peut-il bien rester de la littérature une fois qu'on l'a privée de sa fonction centrale de « jurisprudence de l'humanité », en la coupant de son passé et en rompant même la continuité de la langue ? Je laisse à Philippe Sollers le soin de témoigner sur cette période qu'il a connue de l'intérieur et que j'ai observée de loin, avec un sentiment de gâchis.

Maintenant les idéologies ont perdu du terrain, elles se sont même dissipées, les sciences humaines ont beaucoup perdu de leur superbe, et j'ai vu avec plaisir un écrivain tel que Philippe Sollers redevenir un écrivain et se réclamer de classiques plutôt que de Chomsky. Et pourtant, stupeur, loin de regagner sa fonction centrale et vitale de naguère, la littérature s'est trouvée cette fois sans défense devant ce que l'autre appelle l'« ère du vide », le triomphe sans partage de la société de consommation, de ses « grandes surfaces », de ses spectacles *high tech*.

En réalité, la période que j'appelle idéologique de notre littérature d'après guerre avait cruellement affaibli ses défenses immunitaires contre des périls qui étaient déjà perceptibles. Elle s'est laissé manger

par le cinéma, par l'image publicitaire et par la télévision, des organes entiers de ce qui était son corps vivant et éloquent : le bonheur d'expression, l'art de persuader à la fois l'esprit et le cœur, l'art du récit, la description, les personnages, bref, tout ce qui faisait d'elle un vieux et toujours jeune miroir magique et à facettes du monde humain. Elle s'est même laissé dérober le fonds commun imaginaire que les écrivains, dans tous les genres, pouvaient heureusement partager avec la foule même, et pas seulement avec leur premier public d'« honnêtes gens » : les mythes, les rêves, les « universaux de l'imaginaire » dont parle Vico. Faut-il invoquer le second principe de la thermodynamique et l'appliquer à la parole littéraire française ? L'énergie s'est dégradée en chaleur, l'extension (la quantité de livres publiés) l'emporte sur la compréhension. Mais ce serait succomber au fatalisme ou chercher un alibi. Les circonstances défavorables ont parfois bon dos. La littérature, il me semble, a au moins autant souffert des coups qui lui ont été portés de l'intérieur que de la rivalité des techniques de masse et du grand marché. Elle a souffert d'avoir cru qu'en modernisant outrageusement ses propres techniques, elle ferait mieux dans le décor de la modernité technique. Et puis, de son époque idéologique, il subsiste aujourd'hui un lourd dépôt dans l'enseignement littéraire lui-même, avec les jargons et les préjugés d'une prétendue scientificité. La souche mère de la littérature, quand elle doit se refaire, c'est toujours l'école.

Philippe Sollers. – Une simple remarque pour commencer. À la fin du XIX^e siècle, avant que *La N.R.F.* ne surgisse, en 1909, n'aurions-nous pas pu faire un constat quasi identique ? Ceci pour introduire un doute dans notre discussion à l'égard de l'idée qu'il y aurait une continuité linéaire de l'histoire qui serait soudain venue s'interrompre...

M. F. – J'ai parlé, en effet, d'une continuité littéraire. Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que j'ignore les pertes de rivière, les phases de stérilité qui n'interrompent pas, cependant, la permanence historique, notamment en France, d'une fonction littéraire centrale.

Ph. S. – Soit. Tout dépend du concept d'histoire et d'historicité que l'on adopte. Parlons-nous du point de vue de l'historicisme, ou envisageons-nous l'« historial » au sens de Heidegger ? La question concerne éminemment la littérature qui est, comme vous l'avez très bien dit, le plein exercice du langage dans toutes ses dimensions, de la poésie à la conversation en passant par le roman, l'éloquence ou l'essai.

Mais revenons à la fin du XIX^e siècle. N'aurions-nous pas eu alors cette même impression de vide, d'épuisement ? Quand on voit qu'il faut attendre 1912 pour que Claudel écrive enfin sur Rimbaud dont les *Illuminations* l'avaient « converti », qui avaient déjà causé un choc en 1886, et que le texte de Claudel ne produira ses effets que dans l'après-guerre, on mesure le temps qu'il a fallu pour que le nouveau classicisme recentré, initié par Mallarmé dans une obscurité totale, n'atteigne la plénitude de ses manifestations. Car chez Claudel, même au milieu de sa conversion au catholicisme, seul à même, à ses yeux, de porter une grande poésie, c'est le familier des mardis de Mallarmé qui parle. Combien de personnes touche en son temps ce message si étrange, si limité, de Mallarmé ? Une infime élite, Gide, Valéry, Claudel. *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, cela ne fait pas vraiment la une des organes de l'idéologie de l'époque. Car il y a toujours de l'idéologie. Les conflits religieux du XVIII^e siècle, qui inspirent une littérature bien précise, sont des conflits idéologiques.

M. F. – Si vous voulez une définition de l'histoire, je veux, moi, une définition de l'idéologie.

Ph. S. – Disons un discours propagandiste qui s'exerce en fonction de telle ou telle croyance ou de telle ou telle philosophie.

M. F. – Vous confondez rhétorique et idéologie.

Ph. S. – Il y a idéologie quand le discours comporte des enjeux immédiats de pouvoir.

Marc Fumaroli
Philippe Sollers
Littérature : présent et passé

M. F. – C'est une définition trop extensive pour être utilisable. J'entends par idéologie la projection de la rationalité scientifique, inventée par Descartes pour rendre compte de la matière, aux différents ordres de l'esprit humain. C'est le phénomène moderne par excellence. Aristote et tous les siècles qui l'ont pris pour maître savaient distinguer entre l'ordre de la vérité scientifique et celui des vraisemblances humaines. Platon, selon un autre découpage ontologique, autorise la même distinction. Le premier idéologue français est Malebranche, qui applique la méthode cartésienne, outrepassant l'extrême prudence de Descartes, à la morale et à la théologie.

Ph. S. – Mais telle ou telle série de pamphlets suscités par la question janséniste est de l'idéologie. *Les Provinciales* mêmes relèvent de l'idéologie.

M. F. – Pas du tout ! C'est de la littérature et de la meilleure, dans le genre du pamphlet, ou de l'essai polémique. Les idées que défend Pascal comptent moins que l'art avec lequel il sait persuader son lecteur et mettre en défaut ses adversaires, un art qui se résume en un style qui réinvente la prose française.

Ph. S. – C'est de la grande littérature, et ce n'est pas incompatible avec l'appartenance à l'idéologie.

M. F. – Nous sommes là-dessus en profond désaccord. Vous mettez, en fait, sur le même plan *Les Provinciales* et *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. La notion d'« enjeux de pouvoir », chère à toute une école de sociologie, efface la frontière entre littérature (fille de la rhétorique) et idéologie. L'idéologie procède, à mes yeux, d'une crédibilité abusive qui se réclame de la rationalité scientifique et que l'on l'applique à des domaines où elle n'a que faire. La raison, en ce cas, peut être la pire ennemie de l'esprit de finesse. Pascal, dans *Les Provinciales*, ne pose pas au théologien qui tranche. Il se donne l'élégance de traiter une question théologique en se tenant dans l'ordre et selon les degrés de la vraisemblance. Il prend pour arbitre le sens commun des honnêtes gens. D'où son triomphe durable dont Port-Royal aujourd'hui encore est tout illuminé ! Lénine et ses pareils, dans des domaines qui relèvent entièrement du vraisemblable, la politique, l'histoire, tranchent du physicien et déclenchent une terreur.

Ph. S. – Ce que vous définissez là, c'est la forme moderne de l'idéologie, à laquelle il convient, à mon sens, d'accorder une extension beaucoup plus large.

Mais permettez-moi de revenir à Mallarmé et à ses auditeurs du mardi. Tous seront profondément marqués par ce qu'ils perçoivent d'essentiel dans la propriété nouvelle de condensation que Mallarmé prête au langage. Mais il faudra attendre assez longtemps pour que cette impression de rupture arrive à fonder quelque chose comme un nouveau classicisme – car *La N.R.F.*, c'est cela. Nous sommes là, donc, à la fin du XIX^e siècle, dans une sorte d'attente, de parenthèse. C'est grâce à quelques germes inconnus de tout le monde – pensons, à côté de Rimbaud et de Mallarmé, à Lautréamont et à la force rhétorique des *Chants de Maldoror* et des *Poésies* qui ne se révèle qu'avec les surréalistes, dans une interprétation d'ailleurs le plus souvent à contresens – que les lettres françaises vont connaître vingt, trente, quarante ans plus tard une nouvelle efflorescence. La rupture me frappe davantage que la continuité idéale de la tradition littéraire que vous croyez discerner. La société de la fin du XIX^e siècle se trouvait dans un état d'épuisement et de décadence littéraire qui n'avait rien à envier à celui que vous diagnostiquez aujourd'hui. L'histoire connaît de la sorte des périodes où il ne se passe pas grand-chose.

Je crois comme vous, en revanche, que la période intermédiaire qui va jusqu'à la Seconde Guerre mondiale se signale par une très forte existence littéraire dans tous les domaines. Vous avez parlé de Céline. Regardez ce qui est en train de nous arriver. Nous sommes en 1994 : ce que Céline écrit après la Seconde Guerre mondiale nous parvient à peine aujourd'hui. On aime ou on n'aime pas, mais tout le monde sent bien que cette œuvre constitue un monument considérable pour la langue française, sa ressource, sa

dimension historique, puisque vous y trouvez, de façon très raffinée, aussi bien Villon que Saint-Simon. On fait de Céline un dynamiteur du langage, écrivant dans le cri permanent. Ouvrez la magnifique édition du quatrième tome de « La Pléiade » préparée par Henri Godard, et vous êtes saisi par le nombre de références à la rhétorique et aux classiques. Je tombe, par exemple, au milieu d'une grande digression sur le fait que la nature est de la merde, que les organes nous bouffent la vie, que nous sommes habités par un cancer permanent, longue prosopopée admirablement nourrie de son expérience médicale, je tombe, donc, sur cette expression : « Ô féconde en artifices noirs ! » Il y a une note, et cette note m'apprend que « féconde en artifices noirs » est pris directement dans Saint-Simon, dans le portrait d'une duchesse. Céline reprend l'expression et elle s'intègre parfaitement au régime général de son style. Tout cela pour dire qu'il y a une histoire souterraine de la littérature qu'il ne faut pas sous-estimer. Un moderne tout à fait déroutant vit en redonnant vie à des classiques. On retrouve Proust : « Est moderne ce qui est appelé à devenir classique. » Les gens ne veulent pas se rendre compte tout de suite que Baudelaire, c'est la même chose que Racine ; alors il y a scandale. Il y a une réticence des sociétés, à chaque époque, à reconnaître que la même chose se poursuit sous des formes très différentes, que l'Histoire n'est pas une succession d'époques, mais une unique proximité du Même. C'est ce qui me fait parler d'historial, au-delà de l'Histoire. Céline dit dans une lettre qu'il y a un paragraphe de La Bruyère où tout se trouve déjà.

M. F. – La Bruyère a écrit : « Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Ce sont les premiers mots des *Caractères*, qui sont justement une variation extrêmement neuve, et appropriée à une société toute moderne, sur les *Caractères* de Théophraste qui datent du IV^e siècle avant Jésus-Christ.

Ph. S. – Oui, mais rien n'est jamais assez dit. Permettez-moi de vous citer Ducasse dans les *Poésies* : « Rien n'est dit. L'on vient trop tôt depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes. Nous avons l'avantage de travailler après les anciens, les habiles d'entre les modernes. » Voilà un bel exemple, admirablement rhétorique, d'utilisation des classiques par détournement ou retournement (en l'occurrence, La Bruyère) qui leur redonne vie. La vraie continuité de la littérature passe aussi là, par cette histoire souterraine qui communique de façon étrange, par des coupes ou des failles, avec l'histoire apparente ou officielle. Elle reste à lire. Elle ne nous rejoint jamais complètement. *Finnegans Wake* demeure toujours quelque chose d'énigmatique. Je vois dans ces œuvres, Proust, Kafka, Joyce, Céline, la preuve paradoxale d'une continuation de la grande vitalité de la littérature.

Là où je vous rejoins, en revanche, c'est dans la caractérisation de l'époque où nous sommes. Je ne vois pas de meilleurs mots pour la définir que ceux de Heidegger : le temps de l'arrondissement par la Technique, de la souveraineté planétaire de la Technique. Ce qu'il faut se demander, c'est ce que la société de notre temps signifie pour le langage diversifié de la littérature. Dans ce cadre, la mort de la littérature est en effet programmée, en même temps que celle de l'homme tel que vous l'avez défini. En 1951, Heidegger écrit dans *Le Dépassement de la métaphysique* des phrases étonnantes, si l'on songe au très petit nombre d'expériences biologiques qui devaient avoir eu lieu : « Le dirigisme littéraire dans le secteur "culture" correspondra de plus en plus au dirigisme en matière de fécondation. » Il y a là de quoi méditer. Ce qui disparaît, ce qui a tendance à être étouffé dans l'œuf, si j'ose dire, sous l'effet de la conjonction entre souveraineté de la technique et loi du marché, c'est cette profondeur littéraire du langage telle que nous l'entendons. Un roman qui ne se vend pas dans les trois mois a très peu de chances d'être réédité par la suite. La poésie a quasiment disparu. Mais les choses vont plus loin. L'être éventuel-

lement créatif est dissuadé de plus en plus de se livrer à ce genre de péripéties, d'aventure avec le langage. On l'observe à la déperdition hallucinante de la capacité de lire.

C'est la raison pour laquelle je voudrais lier la notion générale de *littérature* à celle de *lecture*. Je reviens à Claudel : « L'objet de la littérature consiste à nous apprendre à lire. » Vous voyez comme il serait utile de rappeler cette définition qui nous sort de beaucoup de vains débats du genre : que peut la littérature ? à quoi doit-elle servir ? au service de quelle idéologie doit-elle s'enrôler – idéologie éventuellement totalitaire, notre siècle constitue un champ d'expériences inégalables en la matière ? Nous avons vécu des dévastations incroyables, n'est-ce pas ?

M. F. – Dont nous ne sommes peut-être pas tout à fait sortis.

Ph. S. – Dont nous ne sommes pas *du tout* sortis. Car je crois que la souveraineté de la Technique n'est que la continuation du même programme par d'autres moyens. Nous sommes à cet égard devant des choses tout à fait terribles, devant lesquelles nous devons garder une certaine sérénité, malgré tout. Car il peut se passer un demi-siècle, un siècle, trois ou dix siècles où des choses essentielles auront disparu. L'histoire nous en offre bien des exemples : les Grecs...

M. F. – J'en suis d'accord. Si j'ai évoqué un *continuum* littéraire, c'était pour l'opposer au phénomène de rupture que nous avons sous les yeux. Et en citant Heidegger, vous admettez implicitement que cette rupture est d'un caractère sans précédent. Maintenant, si nous nous reportons à l'intérieur de la tradition, bien sûr que celle-ci connaît des temps difficiles, des périodes de stérilité, sans parler des siècles d'amnésie. C'est ce que veulent dire les mots de Renaissance, carolingienne ou chartraine, florentine ou française. Vico parle de *ricorsi*, de remontées en amont. Le romantisme est le plus étonnant de ces *ricorsi*, un retour général aux sources qui rajeunit une littérature épuisée par le persiflage mondain du XVIII^e siècle, et qui lui donne l'autorité de tenir la dragée haute au pragmatisme et à l'utilitarisme de son propre siècle.

Mais le romantisme donne des signes d'épuisement (Hugo à part) dès le Second Empire. Baudelaire, Flaubert et Mallarmé sont les premiers à lever le drapeau noir. Ils sont suivis de près par cet extraordinaire saint Jean-Baptiste au désert qu'est Rimbaud. Là, en effet, se trouvent les germes d'une autre Renaissance, l'ultime que nous ayons connue, et qui triomphe de ce que Mario Praz a nommé si profondément *The Romantic Agony*, le symbolisme. Mais il suffit de lire les auteurs cités par Praz dans *The Romantic Agony* pour voir que cette phase « décadente » du romantisme (dont Freud a extrait une idéologie) est le contraire de la stérilité littéraire : *La Revue blanche* et Barrés (auteur dont procèdent les trois M : Mauriac, Malraux et Montherlant), ce n'est pas mal. Mais il faut avouer que les années 1910-1914 sont extraordinaires, et c'est bien à ce moment-là que Mallarmé, Baudelaire, Flaubert et Rimbaud exercent leur effet. À leur lumière, toute la tradition littéraire est comme rajeunie. Ce rajeunissement s'épanouit en un nouveau classicisme dans les années 1918-1940, un classicisme fragile et contesté, comme tous les classicismes, et néanmoins central, capable de faire converger vers lui les lignes de forces les plus contradictoires. Comment un historien des lettres nationales pourrait-il négliger ce constant va-et-vient plus ou moins vigoureux entre la réminiscence des formes anciennes et l'invention d'une parole vive, répondant à l'attente de l'heure ? Et l'on n'imagine pas non plus d'écrivain digne de ce nom dépourvu de mémoire ou n'habitant pas d'abord dans la sonorité et dans le sens de ses propres classiques. On me rapportait récemment le mot d'un grand éditeur sur les manuscrits qu'il reçoit : « Ils écrivent et ils n'ont pas lu. » On pourrait retourner ce mot en direction du public et dire : « Ils s'imaginent lire un écrivain et ils n'ont pas lu. » C'est là une condition élémentaire d'existence ou de disparition de la littérature. L'autre est sa capacité de faire voir ce que le public a vu, sans le savoir, et qu'il reconnaît avec bonheur dans le

miroir magique du livre. Cela s'apprend aussi dans les classiques. Je reconnais que, dans les circonstances présentes, et que j'ai déjà évoquées, il est plus difficile que jamais d'être écrivain. Beaucoup de choses concourent même à tuer les vocations dans l'œuf. Mais je le répète, la maladie idéologique dont a souffert la littérature elle-même a beaucoup concouru à cette stérilisation.

Ph. S. – Accepteriez-vous cette définition de l'époque où nous entrons : l'époque dans laquelle tout le monde est censé pouvoir devenir écrivain, mais où presque plus personne ne sait lire ? La lecture est en train de disparaître au sommet, chez ceux dont ce serait le devoir, la charge, la fonction, le métier. Bientôt, celui qui sait lire sera à peu près seul dans un environnement où tout le monde aura la réputation de pouvoir écrire et où, d'ailleurs, et par le développement de la technique, l'objet livre aura tendance à disparaître. Il s'agira d'être politiquement correct – très important –, génétiquement conforme et littérairement inoffensif.

Le Débat. – L'un des signes de l'épuisement que vous vous accordez à enregistrer n'est-il pas la réduction de la littérature, de plus en plus, au seul roman ?

M. F. – Permettez-moi une observation préalable, avant de répondre à votre question. Il y a plusieurs facteurs qui ont joué dans la rétraction de la littérature aujourd'hui. J'en ai évoqué déjà quelques-uns, les plus déterminants : l'idéologisation, qui l'a déportée du centre de la scène ; la modernisation de son langage et de ses techniques, qui l'a réduite à un public spécial et lui a fait perdre le public du cinéma, de la télévision, des images ; la conversion de l'enseignement littéraire au jargon des sciences humaines et à une relative négligence de la tradition littéraire. Mais il faut ajouter le drame de la critique littéraire. C'est là, à mes yeux, un des genres littéraires majeurs. Sa fonction d'éducation du public pour les écrivains est essentielle. Je ne dis pas qu'elle a disparu. Il y a de notables exceptions. Vous êtes vous-même, Philippe Sollers, venu depuis quelque temps à ce genre, et avec bonheur. Mais comment ne pas voir que, dans l'ensemble, elle a été passée au rouleau compresseur par les émissions de la télévision consacrées au « livre » ? Je reconnais, et je l'ai écrit, de grands mérites et un charme certain à Bernard Pivot. Mais il faut voir aussi le revers de la médaille. Ce genre d'émissions a certainement beaucoup à voir avec le marché du livre, mais il a introduit une confusion profonde entre marché du livre et littérature. On s'est habitué, malgré les avertissements de Proust dans le *Contre Sainte-Beuve*, à confondre ou plutôt à dissimuler le livre, et peu importe quel livre, avec la photo d'identité de son auteur. Au lieu de faire contrepoids et resserrer les rangs autour du public qui lit, et qui a des lectures, comme cela se passe dans la *terza pagina* des quotidiens italiens ou dans les pages littéraires des quotidiens anglais, la critique littéraire a eu tendance, dans son ensemble, à faire de Bernard Pivot notre Sainte-Beuve, et à devenir de moins en moins érudite (on peut l'être avec grâce, comme le prouve le récent *Domaine public* de Jean Dutourd), de moins en moins comparative et argumentée. Elle est entrée dans la sphère des relations publiques. Le nombre, l'autorité, l'autonomie des critiques qui sont de grands lettrés et qui peuvent se permettre de situer un nouvel auteur, une œuvre nouvelle dans la tradition qui lui est propre, et où il introduit un « frisson nouveau », a pour le moins diminué. Chez les critiques qui rendent compte des œuvres nouvelles (essais, histoire, etc., pas seulement « littéraires » au sens nouveau et étroit), combien osent prendre pour référence, même flatteuse, un auteur ou un ouvrage classiques antérieurs à 1960 ? Il y a de quoi décourager les futurs écrivains.

Dans ce contexte défavorable, le roman et surtout le roman plus ou moins autobiographique ou monologique, résume à lui tout seul toute littérature. Quelques adjectifs suffisent pour caractériser (et en général célébrer) l'œuvre et l'auteur. Celui-ci passe à la télévision, il a un prix et on « zappe », Malgré le péril de malentendu (l'exclusivité du roman sert de caution bourgeoise à la jivatisation de la littérature), je

comprends le plaidoyer de Kundera, dans *Les Testaments trahis*, pour le roman. Mais il faut bien s'entendre. Kundera parle du roman au sens de Thomas Mann, de Robert Musil, de Kafka, ses maîtres. Il a dans l'esprit un horizon littéraire d'avant guerre dans l'Europe centrale, je dirai même une civilisation de modèle germanique où le sens du mot « littérature » n'a jamais été aussi généreux qu'en France. Là (et on le voit bien dans *Mort à Venise* dont le héros, Aschenbach, est un « grand romancier » qui a une vue perspective sur l'ensemble de l'« esprit européen » et dont le naufrage est aussi celui de l'« esprit européen »), c'est le roman qui assume à la fois tous les rôles, celui d'essai philosophique, de méditation historique, de miroir d'une époque et de mythe collectif. C'est le roman-somme, qui joue sur tous les genres et tous les registres. Je comprends que Kundera puisse opposer cette grande école romanesque du Nord et de l'Est, à laquelle il appartient et à laquelle il rattache Rushdie, à ce roman-sonnet qui en est venu ici à résumer toute la littérature. La littérature française n'a jamais tenu le roman que pour un genre parmi tant d'autres de la gamme encyclopédique dont elle a disposé dès le xvi^e siècle dans la langue nationale. C'est pourquoi il est si regrettable que la littérature en soit venue ici à tout miser sur le roman, et même à s'identifier au seul roman. Encore n'est-ce pas celui dont parle Kundera : le nôtre est dans le meilleur des cas *Le Neveu de Rameau*, et non pas *Don Quichotte* ou *L'Éducation sentimentale*.

Ph. S. – Il ne faut pas confondre cet art qu'est le roman avec les produits que le marché intitule « roman » et qui recouvrent tout et le contraire de tout. Il faut se demander à quoi correspond cette tentative de submersion. Vous retrouvez mis dans le même sac dit « du roman » quelques vrais artistes, comme toujours très rares, et des tas de produits voulus et conçus selon l'axe de l'image. Ces romans-là ne sont, en vérité, que des chutes ou des déperditions de l'audiovisuel tout-puissant, véhiculant un imaginaire appauvri et un contenu secrètement directif. Nous sommes dans une époque de collectivisme transformé par la technique où l'écriture fabriquée est en réalité au service de la non-lecture. C'est dans ce cadre que la substitution de l'image de l'écrivain à son livre, à son texte, à son langage, apparaît fondamentale. Rappelez-vous le mot de Paulhan : « Devenez célèbre, vous écrirez ensuite. » J'en suis maintenant, lorsque je fais une intervention publique, à lire des textes. J'en ai fait récemment l'expérience à propos de Baudelaire. Eh bien, lorsque je lis un poème de Baudelaire, non pas comme un acteur le ferait, mais *recto tono*, avec mon corps, en trois dimensions, un texte comme *Le Joueur généreux*, qui est de la prose très claire, j'ai l'impression d'être devant le public, qui pourtant subit la force de ce texte et son sens, comme si je parlais une langue étrangère. Avec la déperdition de la lecture, on perd aussi le corps. Or, à mon sens, les écrivains sont d'abord des corps extrêmement singuliers.

M. F. – Les convictions de l'écrivain rejoignent celles du professeur. Apprendre à lire vraiment est une tâche ininterrompue. Cela a toujours été le cas, mais c'est aujourd'hui plus évident que jamais. L'écrivain contemporain, plus encore que ses prédécesseurs, s'il est vraiment un écrivain, doit apprendre à son lecteur à le lire, il doit en quelque sorte former son lecteur idéal. Kundera, qui écrit maintenant en français pour un public français, nous en donne un exemple dans *Les Testaments trahis*. Il donne à ses lecteurs français les clefs de son métier, et dans des pages de critique littéraire supérieure, il lui apprend à lire les classiques qui l'ont formé et par rapport auxquels son œuvre, en définitive, prend son sens. Mais c'est vrai, apprendre à lire, c'est aller bien au-delà du parcours oculaire d'un texte et de la saisie générale de son sens. L'éducation rhétorique, dont j'ai essayé de redécouvrir les vertus et de montrer ce que lui doit la littérature, éveille à la sonorité d'un texte, bref, à la parole vive plutôt qu'à la lettre. Elle entraîne à percevoir, par les sens intérieurs qu'elle développe, tous les aspects de la parole, contenus dans un texte vraiment écrit : voix, lumière, présence, et présence même musculaire.

Ph. S. – Je suis content que vous ayez dit « voix, lumière », parce que c’est ainsi que commence, comme par hasard, un texte de moi qui joue beaucoup de la ressource vocale et qui s’appelle *Paradis*.

Le Débat. – Vous avez en commun l’intérêt pour les classiques. C’est le métier qu’a choisi Marc Fumaroli, c’est la vie d’historien à laquelle il s’est consacré. Philippe Sollers, après sa période baroque, fait aujourd’hui profession, dans son travail de critique au *Monde*, de se consacrer en priorité aux classiques...

Ph. S. – Parce qu’il y a urgence...

Le Débat. – En même temps, vos rapports aux classiques sont profondément différents. L’approche de Marc Fumaroli procède de l’ascèse historienne, d’un effort pour retrouver le sens d’origine des œuvres classiques, alors que le souci de Philippe Sollers est de ramener ces mêmes œuvres vers lui et vers nous. Seriez-vous d’accord avec les termes de cette présentation ?

M. F. – Cette divergence me semble non seulement évidente, mais nécessaire. Je n’ai jamais ambitionné, ni même souhaité, poser à l’écrivain et surtout pas au romancier. Ce que j’écris relève d’un autre genre de littérature, mais tout de même de la littérature. Mon genre, qui a ses classiques, c’est la connaissance érudite de la tradition littéraire, notamment la française. C’est une forme d’ascèse littéraire très différente de celle de l’écrivain, c’est un tout autre rapport à la mémoire, à l’imagination, au style. Cela suppose un certain oubli de soi, pour laisser réapparaître dans le présent, selon une optique assez rigoureuse, des moments apparemment disparus de la tradition littéraire, le sens et la valeur oubliés d’une œuvre littéraire d’hier ou d’autrefois. J’ai eu quelquefois le plaisir de constater que des écrivains, des romanciers, des poètes, pouvaient trouver utiles ou nourrissants les espèces de récits de voyage que j’ai publiés. Il y a, en effet, quelque chose de profondément romantique dans cette érudition littéraire. Elle a par là quelque affinité avec ce que peut avoir de plus romantique encore le travail improbable de l’écrivain. Mais un écrivain dans votre genre est aussi un égotiste. Il veut que son style lui soit consubstantiel, et il nourrit son œuvre de tout, selon son optique à lui : les classiques, l’érudition, sa vie personnelle, l’actualité. C’est une autre famille de la littérature. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père.

Le Débat. – Philippe Sollers, vous qui avez été lié à Roland Barthes, et toute amitié et affection mise entre parenthèses, si l’on retourne à la querelle Barthes/Picard, qui, aujourd’hui, de Barthes ou de Picard reste le plus lisible sur Racine ?

Ph. S. – *Sur Racine ou avec Racine ?* Je n’ai jamais été l’ennemi de l’érudition, au contraire. Je n’en ai pas forcément l’air, mais je m’en nourris. Quand je peux lire, grâce à Marc Fumaroli, une vie de Pereisc par Gassendi qui fait revivre tout un paysage enfoui, je m’en réjouis. Il m’est arrivé d’écrire sur Dante. J’ai lu des tas de livres sur Dante qui m’étaient indispensables. Mais je les ai lus pour être au présent avec Dante. Barthes était un écrivain, et c’est là qu’est la réponse à votre question.

Nous évoquions souvent, avec Barthes, le projet d’une encyclopédie nouvelle de la littérature française. J’insiste sur la notion de littérature française parce qu’elle a une forte spécificité. Elle est d’une richesse inouïe que les Français ne connaissent plus. L’idée était de confier cette encyclopédie à quelques écrivains, afin qu’ils parlent des auteurs qui avaient du sens pour eux. C’est ce projet que je poursuis à ma façon, en m’appropriant les auteurs. Je recourrais volontiers ici à un mythe que je pourrais vous exposer avec Borges, mais que je vous dis avec Proust : le mythe selon lequel il y aurait un seul écrivain au cours des temps qui serait successivement Homère, Shakespeare, Racine, Hölderlin, Joyce. Cette idée est fondamentale : elle est étrange, probablement irrecevable, mais c’est elle qui approfondit la critique. Grâce à cette idée, je puis, dans telle page éblouissante de Claudel, comparer le style de Rimbaud avec celui de Pascal, du point de vue de l’attaque de la phrase, de l’accent tonique, de l’économie des moyens

Marc Fumaroli
Philippe Sollers
Littérature : présent et passé

fulgurants. Quand j'ouvre un écrivain, je sens comme un sujet unique et pluriel respirer dans la langue. On passe de Villon à Rimbaud. Bossuet et Chateaubriand repassent dans Lautréamont. À chaque instant, chaque écrivain du passé est au présent. Au fond, il n'y a peut-être pas de passé pour le langage. Il est peut-être toujours dans son initialité.

M. F. – Vous m'avez objecté mon *continuum*, et maintenant vous me proposez un *panopticon*. Pourquoi pas ? Je renâcle un peu cependant à cette idée ou à ce mythe d'une littérature universelle présente tout entière dans l'encrier de l'écrivain au travail. C'est un peu utopique et démesuré, à mon goût. Je vois bien l'unité de la tradition littéraire, mais aussi heureusement sa variété, sa multiplicité. Chaque genre a son destin propre, chaque nation a sa langue et son optique littéraire propre ; des interférences sont possibles, souhaitables, mais chaque écrivain, dans son ou ses genres, dans sa langue nationale, a les classiques de ses affinités : ils lui suffisent pour orienter son invention dans le style qui n'est qu'à lui. Mais j'aimerais aussi plaider un peu la cause de mon propre genre, l'érudition littéraire, dans le cadre général de la littérature au sens français. L'érudit, quand il remplit pleinement sa vocation, n'est pas aussi étranger à la « présence », au sens de Bonnefoy, à l'actualité telle que vous l'entendez, que les « philosophes » du XVIII^e siècle et les idéologues des années soixante ont voulu le faire croire. D'abord, une vocation d'érudit, quand elle a du style, suppose un certain jugement sur l'époque contemporaine. Il n'est pas nécessaire d'être perpétuellement en scène pour être un contemporain et voir clair. Pour ma part, je ne me serais pas engagé dans ce voyage vers l'Antiquité et la Renaissance si j'avais trouvé dans la littérature contemporaine une mémoire à la hauteur de son agitation. Cette réaction peut être, je crois, comprise par un écrivain digne de ce nom. Même lorsqu'il a choisi d'entrer avec la foi dans l'arène littéraire de son temps, il se définit d'abord par son opposition à une certaine « décadence » des lettres contemporaines, autant que par sa propre allégeance à des classiques qu'il estime plus dignes de lui, plus dignes des lettres. Et pour triompher de cette « décadence » (chaque génération a trouvé la sienne), il doit se retirer de l'actualité et de son bruit, accepter une certaine solitude, méditer ses classiques afin de s'inventer lui-même et d'inventer sa propre forme. Pour ma part, j'ai cherché à montrer qu'il n'y avait pas seulement des classiques récents, et je me suis, en effet, retiré du bruit du siècle pour tenter de les faire réapparaître, et de les faire recevoir à nouveau dans le cercle de famille littéraire. J'ai eu le plaisir d'être suivi par quelques élèves qui m'ont compris. Cela suppose de retrouver ces amis oubliés dans leur propre lumière, mais aussi vivants pour nous aujourd'hui. Cela ne m'a pas empêché, bien au contraire, de lire le journal. Au fond, nos deux visées sont complémentaires. Elles n'en demeurent pas moins différentes, heureusement pour la vitalité de notre littérature. Je suis remonté vers les lacs, où j'ai cherché de quoi guérir la modernité de ses années et de ses prétentions. Vous êtes un moderne, et même les nobles poissons que le temps tient en réserve, vous les accommodez joliment à la nouvelle cuisine.

Le Débat. – Philippe Sollers, auriez-vous tenu le même langage il y a vingt ans ?

Ph. S. – On me prend souvent pour un terroriste repenté : « Alors, vous découvrez Bossuet, Voltaire, etc. » Mais, bien entendu, je les découvre beaucoup moins qu'on croit. J'approuve Marc Fumaroli dans sa façon de parler de l'intense méditation des textes. Pas de littérature sans cette activité dans le silence le plus profond. Mais il y a aussi cette pente que j'ai à me mêler du *polemos*. La littérature, à de certains moments, poursuit sa route à travers un certain nombre de guerres. Des guerres qui ne sont pas toujours bienséantes et qui impliquent des engagements, dans tous les sens du terme, de multiples engagements. Nous retrouvons ici la rhétorique chère à Marc Fumaroli. J'ai le sentiment, à cet égard, de n'être pas mauvais en rhétorique, en utilisant aisément des formes très différentes. C'est ce qui m'est reproché par une

époque qui veut identifier et classer, qui veut vous coincer dans des images fixes, des permanences. C'est vrai que j'ai écrit et que je peux écrire dans des styles très divers, que je me suis livré à diverses polémiques, voire à certaines sursaturations du langage politique dont l'ironie n'a pas été perçue, tant pis pour moi. Je ne vois pas pourquoi j'aurais eu de l'humour tardivement. Quand on en a, on l'a toujours eu ! L'intention était de faire sauter un abcès remarquable, je parle là du marxisme vulgaire qu'il s'agissait d'échauffer au maximum pour essayer d'en briser le règne.

Le Débat. – Les textes que vous avez rédigés à l'époque relevaient vraiment de ce projet de liquéfaction du marxisme par incandescence, si on vous suit bien ?

Ph. S. – Le plus drôle, c'est que tout le monde m'a cru ! Mais pendant ce temps-là, comme on dit dans les films muets, je faisais aussi des tas d'autres choses. J'écrivais *Paradis*, par exemple. Cette dispersion des moyens, c'est cela la rhétorique. Elle est très mal jugée à notre époque, alors qu'elle n'en aurait pas dérangé d'autres – signe supplémentaire de rétrécissement dans l'usage du langage.

M. F. – Vous cherchez maintenant dans la tradition un miroir pour le moderne que vous êtes. Je ne m'en plains pas. Vous vous donnez rétrospectivement pour un rhétoricien, ce qui a, en effet, toujours été une vertu pour un écrivain. Autrefois, tout de même, vous vous vouliez un idéologue de la littérature. De cette époque, j'ai retenu surtout votre rôle de grand avocat de tout ce qui pouvait abîmer cette même littérature que vous déclarez aujourd'hui menacée et que vous défendez. J'ai lu dans *Tel quel* des articles de vous qui prétendaient subvertir une société oppressive en minant son langage. C'était une étrange manière de sauver le Verbe. Le langage aujourd'hui est bel et bien miné, comme vous le souhaitiez, mais le Verbe ne se porte pas beaucoup mieux. Vous avez travaillé ardemment à parasiter la littérature et la langue littéraire en installant dans leurs organes une série de sciences humaines qui prétendaient, en effet, tenir sa place. Cela venait à point nommé, au moment où le public universitaire, devenu extrêmement nombreux, et très perméable à ces jeux conceptuels qui ne demandent pas une longue ascèse, offrait aux idéologues une caisse de résonance immédiate et bruyante beaucoup plus avantageuse que le public traditionnel des « honnêtes gens », d'ailleurs désorienté et intimidé, n'en pouvait offrir aux véritables écrivains. C'est ce que j'ai cru comprendre alors, sans saisir, je l'avoue, la part d'humour qui entrait dans votre stratégie, et que vous nous révélez aujourd'hui. Et je n'ai pu m'empêcher d'observer, dès cette époque-là, que cette stratégie avait pour première et évidente conséquence d'achever d'affaiblir une littérature française qui, aujourd'hui, cherche avec vous à se ressaisir face au rouleau compresseur du marché des loisirs et du livre.

Ph. S. – Vous me prêtez des pouvoirs considérables...

M. F. – Je ne vous les prête pas. Vous les avez eus...

Ph. S. – Le pouvoir d'une revue trimestrielle ! Soyons sérieux. Cette idéologisation que vous regrettez, où vous voyez une entreprise de démolition, était-ce l'intention ? Ou bien ne s'agissait-il pas plutôt de donner un coup de fouet dynamique à tout cela ? Mon interprétation à moi, c'est celle du coup de fouet, comme la suite, à mon avis, le prouve. Il faut se souvenir dans quel monde nous vivions avant 1968. Est-il vrai ou n'est-il pas vrai qu'après la guerre une chape de plomb à dominante de plus en plus marxiste délayée s'étend sur ce pays ? Cela a un nom, prestigieux, qui est un véritable adversaire, au sens le plus noble du terme, parce qu'il s'agit d'un de ces philosophes qui a su que la littérature était un enjeu décisif, j'ai nommé Jean-Paul Sartre. Sartre intervient dans tous les domaines, y compris littéraire : c'est Flaubert vu d'une certaine façon, c'est Mallarmé vu d'une certaine façon, c'est Baudelaire vu d'une certaine façon. Ce n'est pas du tout un hasard si Sartre intervient sur ces points très précis, sur ces auteurs

Marc Fumaroli
Philippe Sollers
Littérature : présent et passé

qui avaient été si importants à la fin du XIX^e siècle. Vous avez, d'autre pan, une puissante diffusion des réalismes, socialistes ou pas, c'est-à-dire un flot de littérature amorphe, faite pour « refléter ». C'était, souvenez-vous, un débat de l'époque. Il était presque scandaleux de rappeler que la littérature était faite de langage – nous n'allons d'ailleurs pas tarder à être obligés de recommencer. Pour le coup, nous sommes en pleine idéologie. Il ne faudrait tout de même pas réserver le terme d'idéologie au seul structuralisme supposé triomphant. La littérature était en pleine crise bien avant que ne surgissent les criminels qui auraient eu nom Barthes, Foucault, Lacan, Derrida ou autres. Cette destruction touche, en effet, au drame de la Seconde Guerre mondiale, à la compromission des élites littéraires avec telle ou telle capitale du totalitarisme, que ce soit Berlin ou Moscou.

Il y a donc eu ce mouvement auquel j'ai pleinement participé et dont je ne renie rien, qui a consisté un peu sévèrement, voire terroristement, à s'opposer à cette puissante idéologie dominante et à rappeler des choses élémentaires, à savoir qu'on ne fait pas la littérature avec des idées ou des représentations d'abord, mais avec des mots...

Le Débat. – Vous ne pouvez pas nier que ces affirmations étaient elles-mêmes directement connectées avec le marxisme dominant.

Ph. S. – C'est devenu par la suite une idéologie qui a envahi l'Université...

Le Débat. – Une idéologie politique. Mao Zedong n'apparaît pas comme le pendant naturel de Mallarmé.

M. F. – Et la révolution culturelle chinoise ? On a rarement vu quelque chose d'aussi atroce dans l'histoire des hommes.

Ph. S. – Le rapprochement de Mallarmé et de Mao était effectivement si peu évident *exprès* qu'on en parle encore.

M. F. – À propos de Mallarmé, puisque son nom est une seconde fois prononcé, permettez-moi de rappeler un point qui n'est pas sans rapport avec ces désastres. La « Renaissance » des années 1910-1912, qui a donné un tel essor aux lettres françaises jusqu'en 1940, s'est faite plutôt contre que avec Mallarmé. Mallarmé a été un défi, non un programme, heureusement. Chez Claudel, chez Valéry, dans la première *N.R.F.*, on trouve une fécondité, une réappropriation de la tradition, que la gnose de Mallarmé ne permettait pas. La littérature française a su être moderne sans être moderniste. Il en va de même pour la peinture française entre 1909 et 1940. C'est le modernisme, dont vous avez été un héraut, qui a retrouvé avec Blanchot cette désincarnation nihiliste du verbe, cette « écriture » blanche, absente et abstraite, qui pouvait, en effet, se réclamer de Mallarmé.

Ph. S. – Le négatif, ça existe ; il y a des moments aigus de négativité. La question, c'est : à quoi ce négatif va-t-il tourner ? Presque tous les auditeurs de Mallarmé, en effet, lui ont tourné le dos. La « catastrophe d'Igitur », pour parler comme Claudel, n'a pas empêché Proust d'entreprendre son grand récit. Il n'empêche que se produit là un phénomène de négatif qui vaccine en quelque sorte les gens qui vont venir.

M. F. – Le court-circuit idéologique entre la négativité mallarméenne et l'inhumanité totalitaire de Staline, de Mao ou de Hitler, où beaucoup ont vu un coup de génie et non pas un clin d'œil, a éteint une partie de la lumière littéraire française. L'héritier le plus authentique parmi nous de Mallarmé, Yves Bonnefoy, n'a jamais donné dans ces extravagances. La poésie, chez lui, même si elle a un côté nocturne et négatif, veut sauver ce qu'il nomme « la présence », l'être en somme, ou même le divin, à partager.

Ph. S. – Pour comprendre, il ne faut pas oublier quelle était la présence très forte du Parti communiste français dans ces années-là. À ce moment-là, la tactique adoptée est : tout ce que l'ennemi attaque, on le

défend, tout ce qu'il défend, on l'attaque. Le danger en pareil cas, c'est d'être contradictoire, de mélanger tout et de faire sauter pour rien les derniers endroits de civilisation qui nous restent. C'est le risque du négatif... Je l'ai pris et je ne le regrette pas.

Le Débat. – Vous voulez dire que votre défense du maoïsme était pour vous stratégiquement une forme d'opposition à la chape de plomb communiste ?

Ph. S. – Pas seulement la chape de plomb communiste, mais la société qui va avec et dont le « communisme » est indissociable. J'ajoute quelque chose qui relève pour le coup de l'historial : l'apparition de la Chine sur la scène mondiale. J'éprouvais et j'éprouve toujours une très grande curiosité de langage pour le chinois.

M. F. – Même avec un regard rétrospectif, il y a une confusion effrayante dans ce que vous dites. Ce qui fait la grandeur de la Chine, c'est une des plus longues traditions lettrées, sinon la plus longue du monde. C'est cette tradition qui a été littéralement concassée pendant la révolution culturelle, et concassée physiquement, dans la personne de tous les lettrés chinois, que les gardes rouges tabassaient et martyrisaient, pendant qu'à Paris *La Chinoise* de Godard et le *Tel quel* de Sollers présentaient la chose comme un événement « historial » qui encourageait à faire des niches aux professeurs de la Sorbonne. Comme Simon Leys, je manque d'humour. Si la Chine entre dans le grand marché mondial que vous honnissez avec des organes spirituels atrophiés, ce qui n'est pas le cas du Japon, c'est bien parce qu'elle a été lobotomisée pendant la révolution culturelle. Permettez-moi, à mon tour, de rapprocher les antipodes et de voir dans cette tragédie chinoise un parallèle avec la tragédie de notre littérature nationale, déjà éprouvée par la défaite et la collaboration, mais surtout mise à mal, ensuite par le stupéfiant bricolage intellectuel de ses talents les plus brillants et bruyants.

Le Débat. – Mais avant ce combat contre le communisme par maoïsme interposé, vous avez eu un flirt poussé avec ledit P.C.F., sauf erreur.

Ph. S. – Absolument, même si « flirt » n'est pas, à vrai dire, le mot qui convient pour un conflit opératoire. L'idée, qui s'est révélée erronée, était d'utiliser les canaux d'influence dans l'Université et ailleurs pour faire tourner cela au service de ce que nous pensions amener d'essentiel qui n'avait rien à voir avec la politique en question. Il y avait dans ces options un certain cynisme, je le reconnais, qu'on peut me reprocher. C'était une façon d'utiliser les canaux disponibles.

Le Débat. – Grande réussite en termes de marketing !

Ph. S. – La situation de l'Université française avant 1968 était telle que nous n'y trouvions pas nos alliés naturels. La société française a beaucoup changé depuis lors. Le danger que je repère aujourd'hui n'est pas ce qu'il était à l'époque. Il n'en est pas moins la confirmation d'un même phénomène global qu'il faut analyser pour lui-même : la technique. Il n'y a pas contradiction, pour moi, entre les phénomènes totalitaires antérieurs, le marché prétendu libéral qui devrait augmenter l'alphabétisation et la lecture, alors qu'il culmine dans l'illettrisme et le règne d'une mafia transversale. Je pense que si je n'avais pas eu cette espèce de révolte à l'époque, je serais aujourd'hui moins décidément inquiet devant la situation que nous vivons. Je le suis d'une autre façon que Fumaroli, pour être passé par l'épreuve nihiliste. Je précise à ce propos, puisque vous évoquez Blanchot, que je ne crois pas du tout écrire en prenant le parti du nihilisme. Bien au contraire, je crois me situer aux antipodes et l'avoir clairement manifesté dans les livres que j'ai pu écrire depuis dix ans.

M. F. – Entre le premier et le second Sollers, outre le talent, il y a un autre point de continuité que je remarque et qui me fascine. C'est la façon dont, dans *Tel quel* hier, dans *Le Monde* aujourd'hui, vous bran-

dissez Sade comme un drapeau. Si Mallarmé est un poète sublime, que ses plus grands disciples ont pourtant suivi avec précaution, Sade est un cas de féodal graphomane que je ne souhaite à aucune littérature de ranger parmi ses classiques. Car il est bien le point le plus extrême de stérilité et de ressassement qu'ait atteint la littérature épuisée des Lumières. Faire de Sade le drapeau d'une reconquête littéraire, c'est travailler à étendre un peu plus le désert, la sécheresse, l'hystérie.

Ph. S. – Il m'arrive de parler de Sade, soit, mais pas tout le temps ! Je suis évidemment en complet désaccord avec vous. Je crois que Sade est un très grand romancier, par la force de son imagination, l'extraordinaire construction de ses livres, le nombre de choses qu'on y apprend – pensons à l'Italie de *Juliette*. C'est aussi un témoin capital de la Terreur. Ce que j'ai envie de montrer, en m'intéressant aux classiques, c'est qu'on peut les lire tous aujourd'hui en fonction les uns des autres. Je ne trouve pas inutile qu'on puisse lire Sade et Chateaubriand en même temps, ou Voltaire et Bossuet. Le type d'histoire littéraire dans lequel nous avons vécu pendant très longtemps a deux particularités : premièrement, d'opposer deux camps – c'est une constante de la littérature française –, Voltaire contre Rousseau, Bossuet contre Fénelon, Racine contre Corneille, Sartre contre Camus, etc. ; et, deuxièmement, le système de l'exclusion. On monte des panthéons qui excluent brutalement tel ou tel auteur. Il y a dans votre désir d'exclure Sade je ne sais quelle intolérance en fonction de je ne sais quel panthéon.

M. F. – Je ne l'exclus nullement. Je le laisse seulement sur le second rayon où on le range quand la crise de l'adolescence est passée.

Ph. S. – Je vous laisse la responsabilité de ce jugement. Je mets à l'opposé Sade au tout premier rang de la grande invention littéraire française.

M. F. – Vous vous présentez aujourd'hui comme un rhéteur, ce qui ne manque pas de panache. Vous le savez, la fin de l'art de persuader est triple : plaire, convaincre, mais aussi émouvoir. En général, vos classiques sont du genre sec. Vous vous réclamez de préférence des auteurs du XVIII^e siècle, dont Sade révèle avec toute sa brutalité la sécheresse raisonneuse et dépourvue de musique. Face au monde de la technique et du calcul marchand, le refus ou l'impuissance d'émouvoir me semble une insigne faiblesse.

Ph. S. – Fumaroli est un incurable rousseauiste !

Le Débat. – N'assistons-nous pas à un changement profond du modèle intellectuel, caractérisé par le divorce entre la philosophie et la littérature ? Traditionnellement, il y a eu dans ce pays un intérêt profond des philosophes, au sens large, pour la création littéraire, qui a eu notamment pour effet de porter très haut la place de la critique littéraire. Parallèlement, les écrivains se préoccupaient eux-mêmes grandement de cette réflexion tournée vers leurs propres problèmes. Or l'alliance paraît défaite : les philosophes sont retournés sur leurs terres, et les écrivains restent seuls avec une littérature pure, a-réflexive. Êtes-vous sensibles à ces phénomènes et comment les comprenez-vous ?

Ph. S. – L'analyse est très juste. Ces rapports traditionnels étaient arrivés à un point de grande complicité dans les années soixante-soixante-dix que vous ne semblez pas seulement condamner, donc, d'après votre question. Cette expérience à laquelle je demeure très attaché a dû produire je ne sais quelle peur ou quelle angoisse profondes, dans le camp conservateur comme dans le camp progressiste. Toujours est-il que, aujourd'hui, l'ordre règne à la rue d'Ulm. Il est très peu probable qu'on retrouve avec le règne de la Technique et de ses serviteurs programmés une connivence de cet ordre. Se met en place une nouvelle cléricature de la souveraineté de la Technique qui veut le moins de littérature possible et le moins de pensée possible. Au lieu de vous tenir pour libérés du terrorisme démolisseur qu'aurait représenté *Tel quel*, considérez que cette disparition d'alliance conduit à visage découvert à la servilité générale.

M. F. – Je suis le premier à regretter que la littérature française ne soit pas aujourd’hui un corps où la philosophie, l’histoire, l’essai social et politique, l’érudition littéraire, le roman dialoguent et rivalisent, et d’abord dans le style. Vous me permettez de ne pas tenir l’« alliance » dont vous parlez, dans les années 1965-1975, pour exemplaire. En réalité, elle a consommé et aboli cette vieille solidarité des genres et des disciplines en France dans une même littérature. Pour que cette solidarité renaisse, et elle est peut-être en train de renaître, il faudrait plutôt tourner le dos à ce cas de figure des *Sixties* qui a fasciné les *French Departments* américains. L’alliance guerrière que vous regrettez a joué le public des campus contre le public traditionnel de la littérature française. Elle a divisé, et non réuni, autour d’un jargon qui a eu son succès et ses adeptes innocents, mais qui est en train de passer. On le voit bien aujourd’hui, l’inter ou la pluridisciplinarité (mots hideux, mots Attila) étaient ce qui reste quand on a tout fait pour oublier et faire oublier la culture générale, qui ne peut être que littéraire. Bergson peut dialoguer avec Péguy et Proust dans le cadre d’une littérature au sens large. Ce qu’il nous faut aujourd’hui, plutôt que de la nostalgie pour l’interdisciplinarité de commande des années soixante-dix, c’est un retour de la littérature à ses moyens propres, et à sa fonction naturelle en ce pays, qui est d’offrir à toutes sortes de talents et de disciplines, dans l’amour de la langue, un terrain commun et un même public, universitaire ou pas. Ce dialogue, et éventuellement ces querelles, échapperont à la pression des techniques de communication de masse et au marché seulement s’ils se font entendre sans exclusive de *tout* le public qui lit, qui a encore le goût de lire, qui a sa petite bibliothèque à lui, plus précieuse que sa télévision, et qu’il faut, comme vous le disiez tout à l’heure, encourager dans ce goût par toutes sortes de nourritures succulentes. Il existe en France, et pas seulement dans les séminaires et les colloques. C’est un peu ce que nous avons essayé de faire, et n’est-ce pas un bon signe ?

La V^e République des clercs

Depuis le départ, *Le Débat* a été partie prenante des efforts pour constituer une *histoire intellectuelle du présent*, qui sont l'un des traits caractéristiques du moment où nous sommes. Il n'est que de rappeler les « Matériaux pour servir à l'histoire intellectuelle de la France » que nous avons réunis dans notre numéro 50, en 1988. C'est dans cet esprit que nous avons consacré une large discussion à *L'Histoire du structuralisme* de François Dosse l'année passée (n° 73, janvier 1993). Il était dans l'ordre des choses que nous attachions la même attention à la somme sociologique que vient de publier Rémy Rieffel,

La Tribu des clercs, les intellectuels sous la V^e République (Calmann-Lévy, 1993). Nous avons privilégié la confrontation entre le point de vue du sociologue et le point de vue de l'historien. Il faudra revenir sur l'autre grand problème que soulève l'ouvrage, après et avec maints travaux contemporains : le problème des instruments conceptuels qui permettent de décrire et d'analyser l'activité intellectuelle en tant qu'activité sociale.

Paraît parallèlement un essai de notre ami Olivier Mongin, directeur d'*Esprit*, sur le mouvement des idées au cours des quinze dernières années (*Face au scepticisme*, La Découverte, 1994). Occasion de croiser les regards : nous nous entretenons avec lui du bilan raisonné de la période qu'il s'efforce de dresser.

Au nombre des phénomènes éditoriaux frappants des années récentes, il faut compter la mise en biographie des principaux protagonistes de l'ère structuraliste. Il y a eu Barthes. Il y a Foucault. Élisabeth Roudinesco a proposé un *Lacan* à l'automne dernier. Nous revenons avec J.-B. Pontalis sur l'entreprise biographique en général et sur la nature et les incidences du mouvement lacanien dans l'histoire de la psychanalyse.

Mais peut-être le changement le plus profond de tous ceux qui ont affecté la scène intellectuelle française au cours des dernières décennies réside-t-il dans la perte de centralité de la chose et du modèle littéraire. Il est évoqué plus haut par Marc Fumaroli et Philippe Sollers. Judith Revel l'éclaire ici à partir d'une étude de cas : l'effacement de la référence à la littérature dans l'œuvre de Michel Foucault.

Christophe Charle

Trop près, trop loin

Pour caractériser la démarche de Rémy Rieffel dans *La Tribu des clercs*, on est tenté de parodier le titre du livre d'entretiens que Claude Lévi-Strauss a accordés à Didier Eribon¹. À la différence de l'ethnologue qui observe les cultures (ou les tribus) « de près et de loin », le « sociologue », terme qu'affectionne Rémy Rieffel pour se désigner lui-même, n'arrive pas à se mettre à la bonne distance de son objet, les intellectuels. Il est toujours trop près ou trop loin, c'est du moins l'impression que m'a laissée ce livre par ailleurs intéressant. Ce n'est pas faute, cependant, d'avoir accumulé les signes extérieurs de la scientificité et de la rigueur sur un sujet où l'on pratique trop souvent l'essayisme, l'à-peu-près ou le règlement de comptes. Pourtant, malgré six cent trente pages d'analyses, une bibliographie imposante, le recours aux entretiens et aux archives accessibles, l'« historien » (et le contemporain d'au moins deux des décennies étudiées) que je suis n'y retrouve pas ce qu'il était en droit d'espérer d'un tel effort. Les conclusions générales ne diffèrent guère des idées reçues déjà distillées depuis plus de dix ans dans maints articles, essais ou livres plus ou moins savants : poids croissant des médias, confusion des genres et des rôles, déclin des fractures idéologiques anciennes, perte d'autonomie de la vie culturelle, recomposition des hiérarchies de légitimité, etc. Les analyses partielles fourmillent d'informations et de descriptions parfois inédites, mais butent sans cesse sur les limites des sources. Le raccourci imposé par l'équilibre des parties oblige l'auteur à sacrifier maints éléments importants d'explication. Le plan thématique, faussement théorique et assez artificiel (« modes d'affiliation, modes de légitimation², modes de consécration »), contribue à écraser la chronologie, les ruptures politiques et le poids du passé, trois dimensions essentielles cependant pour l'identité des intellectuels dans notre pays. Il implique, contrepartie fâcheuse, de multiples redites (le même phénomène pouvant être abordé sous deux angles dissociés), retours en arrière ou, au contraire, fausses prophéties (du type : « X futur... »).

Ces maladroites de présentation ne viennent pas d'une faiblesse de l'armature théorique. Rémy Rieffel invoque au début comme tout au long de son livre toutes les références théoriques ou historiques possibles en la matière, pratiquant parfois un éclectisme œcuménique à la limite de la cohérence : comme autorités sociologiques voisinent parfois dans la même page les noms de Raymond Aron, Norbert Elias, Pierre Bourdieu, Raymond Boudon, François Bourricaud ou Abraham Moles dont on sait pourtant qu'ils divergent

1. Cl. Lévi-Strauss, D. Eribon, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob, 1988.

2. R. Rieffel écrit même à ce propos : « La distinction entre modes d'affiliation et modes de légitimation paraît parfois bien tenue en raison de l'intrication des deux procédures » (p. 219).

Christophe Charle est notamment l'auteur de *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Minuit, 1990.

Cet article est paru en mars-avril 1994 dans le n° 79 du *Débat* (pp. 31-37).

ou s'opposent en général sur le sujet concerné. Plus gênante encore, car on n'est pas obligé d'assumer les querelles des autres, est la tendance de Rémy Rieffel à reprendre un concept chez un auteur tout en marquant ses distances à son égard sans dire pourquoi. Quel est l'intérêt d'emprunter une notion si l'on récuse la théorie qui va de pair ? Ne risque-t-on pas d'ajouter encore à la confusion des idées ? Ainsi Rémy Rieffel emploie-t-il le concept de champ intellectuel tiré de Bourdieu en l'assimilant à configuration intellectuelle au sens d'Elias. À plusieurs reprises, il recourt, en le citant, aux analyses du premier (ou de « son équipe », formule peu exacte en l'occurrence), tout en marquant sa différence sans dire explicitement sur quoi il diverge, le texte ne le laissant pas voir.

Ces divers flottements ne proviennent pas seulement de ma lecture critique. L'auteur lui-même les souligne quand il marque son insatisfaction à l'égard de son propre travail, regrettant d'entrée de jeu (p. 9) de n'être pas plus près encore de son monde comme le romancier ou le mémorialiste, ce qui sous-entend qu'une méthode ethnographique aurait peut-être été plus adéquate. Qu'on ne se méprenne pas. Comme historien, je ne revendique pas le privilège de donner des leçons au sociologue parce que j'ai moi-même analysé une « configuration » voisine un demi-siècle auparavant³. On est en droit, en revanche, de s'interroger à propos de cette entreprise sur les conditions nécessaires pour que celle-ci ne laisse pas cette impression de demi-échec. Il ne s'agit donc pas, dans les pages qui suivent, d'éreinter un travail incontestablement honnête et utile sur plus d'un point par les matériaux considérables rassemblés. Il est plus pertinent de se demander pourquoi l'auteur s'est pris en quelque sorte à son propre piège : trop près, il tend à reproduire le discours de célébration de cette prétendue tribu (le titre est ici particulièrement malheureux et non conforme au contenu⁴) ; trop loin, il laisse échapper la plupart des facteurs explicatifs de l'histoire des intellectuels de la période considérée car l'analyse s'arrête au point où elle pourrait déboucher sur une mise en relation entre des phénomènes d'ordre différent, au-delà des rituels et des stratégies passe-partout de courte portée. Avoir fait l'histoire des intellectuels à une époque plus ancienne n'assure pas la possession d'une recette infaillible pour fournir les bonnes clés du temps présent. En revanche, les habitudes professionnelles de traitement des sources, la mise en perspective de phénomènes récurrents qui perdent ainsi leur aspect nouveau ou irréversible et, enfin, ma connaissance plus précise (comme historien spécialisé et comme indigène) de certains milieux évoqués par R. Rieffel m'autorisent à comprendre pourquoi la démarche adoptée ne pouvait véritablement aboutir et à essayer de définir à quelles conditions une histoire sociale des intellectuels contemporains est envisageable.

Une sociologie sans enjeu ?

Rémy Rieffel reprend certains schémas de la société de cour d'Elias. D'entrée de jeu, également, il privilégie une définition politique et collective des intellectuels et place son travail dans le prolongement des recherches de Jean-François Sirinelli et de moi-même. La plupart des classifications auxquelles il a recours pour distinguer les lieux de reconnaissance dans la configuration intellectuelle des trente dernières années ont bien une dimension politique, qu'il s'agisse des revues, des lieux de débats publics, des clubs ou sociétés de pensée ou encore des pétitions et des organisations militantes. Tous ces critères cumulés per-

3. Cf. Ch. Charle, *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Minuit, 1990.

4. Je n'apprécie guère non plus la fâcheuse habitude à laquelle R. Rieffel sacrifie après beaucoup d'autres – n'en déplaise à la mémoire de J. Benda – d'employer « clercs » pour « intellectuels ».

Stéphane Courtois écrit ceci : « Il est [...] surprenant que des intellectuels et des chercheurs, qui ont, à juste titre, dénoncé les négationnistes du génocide juif aient commis dans l'«affaire Jean Moulin» un amalgame majeur en stigmatisant un nouveau «révisionnisme», voire un «relativisme» à propos d'une démarche qui relève fondamentalement de l'histoire. » Et de s'en prendre à « ce » négationnisme de masse que constitue la mémoire communiste en France et qui, depuis des décennies, obère le travail historique. Il me paraît probable qu'en écrivant cette phrase Stéphane Courtois croit me frapper à mort. Mais il se trompe, et en ce qui me concerne, et sur le fond. Je mets au défi Stéphane Courtois de me trouver en flagrant délit de négation quand il s'agit du goulag, des procès staliniens ou des crimes commis dans le monde communiste en général. Dès les années vingt, cette dénonciation a été faite dans un secteur minoritaire, sans doute, mais réel du mouvement ouvrier – pensons, par exemple, à Alfred Rosmer. Pour ma part, en 1949, déjà, je dénonçais à mon modeste niveau d'étudiant l'infamie qu'était le procès Rajk. Le problème que pose l'aveuglement de tout un secteur de l'intelligentsia devant ces crimes est un problème réel et terrible. Je dirais volontiers qu'il relève de l'Église, alors que la négation des Thion, Faurisson et Cie relève de la secte, Église et secte étant pris au sens de Max Weber. Plaçons-nous au début de ce siècle : quel catholique aurait accepté, alors, la vision de l'Inquisition que de nombreux historiens chrétiens tirent aujourd'hui des archives espagnoles ? Cela veut-il dire que le christianisme tout entier doit être confondu avec Torquemada ? Je ne le crois pas, et je pense même que l'idée socialiste, qui est naturellement à réinventer, a encore des jours devant elle. Cela implique, bien entendu, qu'un inventaire soit fait, et les archives de Moscou contribueront à faire cet inventaire, mais l'histoire doit prendre du champ, même avec les documents les plus proches du réel. Je m'excuse d'avoir à rappeler cette vérité élémentaire à un historien et à quelques autres.

Pierre Vidal-Naquet.

Rédaction : Marcel Gauchet

Conseiller ; Krzysztof Pomian

Réalisation, Secrétariat : Louis et Nicole Evrard, Marie-Christine Régnier
Direction artistique : Jeanine Fricker

Dépot légal : avril 1994
Le Directeur-gérant : Pierre Nora

Les intellectuels, la culture, les sciences humaines dans **le débat**

- Numéro **70** L'État culturel : mythe ou réalité ? *Stefan Collini, Antoine Compagnon, Bernard Comte, Andrea Emiliani, Marc Fumaroli, Jean-Pierre Rioux, Yves Vadé, Andreas Johannes Wiesand*
- Numéro **73** Le structuralisme a-t-il une histoire ? *François Dosse, Dany-Robert Dufour, Thomas Pavel, Dominique Pestre, Christophe Prochasson, Rémy Rieffel*
- Numéro **73** C.N.R.S. : sécession des sciences humaines ? *Michel Crozier, Antoine Danchin, Serge Fenefeulle, Maurice Godelier, Jacques Lautman, Krzysztof Pomian, Claire Salomon-Bayet, Jean-Jacques Salomon*

Les problèmes de l'État-providence dans **le débat**

- Numéro **7** *Albert O. Hirschmann* : États-Unis. Crise de système ou douleurs de croissance ?
Alain Minc : France. L'inéductible réforme du régime social ?
- Numéro **26** De l'impasse à la réforme. *Simon Nora*, entretien avec *Edmond Maire*
- Numéro **60** *Denis Olivennes* : La crise est devant nous
Denis Kessler : L'arbitre des générations
- Numéro **69** *Denis Olivennes* : La société de transferts
Jean-Marie Poursin : L'État-providence en proie au démon démographique
Hervé Le Bras : L'Équité dans le temps et dans l'espace
Didier Blanchet : Une démo-économie du Dr Pangloss. Libéralisme économique et laisser-faire démographique
Philippe d'Iribarne : Les entreprises françaises et la logique de l'honneur
Xavier Gaullier : La machine à exclure